

## **Festival « Sa m'aim » 2012**

### **Quelques délires de la « Tribune des Tréteaux »**

Les traumatismes laissés par le spectacle de la guerre et l'obligation de tuer au nom de la Nation sont devenus l'occasion de maints colloques savants et autres cellules de crise psychiatrique pour mettre en place des moyens de réinsérer les survivants dans une vie sociale acceptable. Cinéastes, écrivains, peintres et dramaturges en ont fait l'argument de leurs créations artistiques. Comment renouveler l'approche de ce thème douloureux et ô combien tragique ?

**La compagnie « Azot'anou » a choisi la courte pièce de René de Obaldia, produite en 1961, titrée « L'Azote », pour aborder le retour de guerre d'un héros comme tant d'autres dans une famille ordinaire, selon une mise en scène de Jean-Luc Lomenech.**

1961. L'Europe s'est lentement remise de la Deuxième Guerre Mondiale et la France est plongée dans l'enfer de ce qu'on appellera par euphémisme veule « les événements d'Algérie ». Obaldia reprend la thématique à sa manière, sur le mode loufoque, et la projette dans un théâtre iconoclaste qui joue avec la sacralité du patriotisme.

Sur scène, très peu d'éléments de mobilier, un canapé et un siège rudimentaire, on n'est pas chez les riches, non, chez ces gens-là, le quotidien pèse. Aspect réaliste du décor. Mais ce réel sans charme ni particularité est contredit par trois moustiquaires accrochées aux cintres : une grande en carré qui laisse transparaître la forme d'un fauteuil sur lequel un homme est assis, harmonie de blanc, ensemble surprenant, quelque peu surréaliste dans un intérieur si banal ; puis deux autres de forme circulaire, où se dressent immobiles deux femmes, comme des poupées de science-fiction dans des cages expérimentales. Le cloisonnement des êtres est patent, chacun dans un monde intérieur incompatible à l'autre, mais chacun dans la résonance emprisonnante de celui qui revient de trois ans de combat, Casimir, le fils, l'amant.

La mère au visage enfariné, yeux creusés de cernes noirs, est une veuve intemporelle, hantée par le souvenir de Léon, mort à Verdun, qui aurait pu l'engrosser d'une bonne douzaine de héros chair à canon. Elle ne se remet pas du choc de ce retour imprévu, impromptu, presque incongru, et se sent abandonnée. Elle en vient à bercer les godillots du soldat, sorte de chaussures de clown, malgré la puanteur (les intellos sentent de la tête, les soldats sentent des pieds !) de ces souliers portés sans interruption durant trois ans. Objet fétiche, objet qui la ramène à l'enfance du fils, à sa propre maternité desséchée. Pas de tendresse, elle veut réveiller l'homme épuisé, le sortir de son repos de guerrier et finit par le tenter (Justine, sa fiancée l'attend), puis par l'insulter (« tête de con ») et enfin le frapper. Mère en colère, jalouse, frustrée. Femme esseulée qui flotte dans sa maigreur et sa robe à fleurs bon marché.

De la deuxième moustiquaire, surgit Justine qui travaille au « Bikini bar », entraîneuse fêtarde, qui ne rêve que de restimuler la sexualité endormie de Casimir. Tapageuse et court vêtue, elle arbore une apparence de prostituée, mauvais genre, vulgarité et sensualité à gogo.

Enfin, Casimir sortira de la narcose de sa fatigue intense où les combats l'ont englouti.

Un Casimir qui porte encore son casque et son uniforme de camouflage, plus fantomatique que combattant, une ombre d'homme qui ne peut que parler de la guerre, envahi d'images effrayantes et submergé de souvenirs qui sont devenus son seul présent : les marécages, les moustiques, on se penserait en Indochine, 67 000 morts d'un coup, la confusion, qui est qui, dans la nuit des hommes qui rampent et le danger omniprésent.

Ce pourrait être atroce, mais la réalité du combat dérive vers un récit épique, héroïco-comique, où il affronte « les Nababs à droite, les Nabis à gauche... et devant nous, les Nabots ». Il mime, dès lors, une sorte de guerre microcholine, et un comptage des victimes à la Voltaire dans « Candide » : « ...le reste bousillé, sodomisé... J'ai encore une caisse de décorations à la consigne. » Les moustiques et les sangsues sont des ennemis tenaces qui le poursuivent jusque dans la maison maternelle. Il est hanté, possédé, incapable de se réadapter à cet univers de civils (de « planqués » ?) : « Il n'y a pas d'odeur pour

les braves et les civils manquent d'azote... L'azote, c'est l'en-soi du pour-soi de la conscience du soldat quand il est au garde-à-soi... »

A partir de ce dérapage des mots vers un univers d'absurde jubilatoire, on est en « génousie » et on parle le « génousien », langage de fantaisie anarchisante qui rend toute situation abracadabrantésque ! On parle ici cet « obaldien vernaculaire », dans la lignée de Jarry, de Queneau et de Ionesco, rien n'est vrai, si ce n'est en contrepoint, la souffrance emmurée d'un homme traumatisé.

La courte pièce, sans queue ni tête, s'arrête comme elle a commencé, sur une parodie de l'amour maternel, petite comptine pour enfant, qui dérive vers une rimaille agressive : « Qui est-ce qui fait la guerre à sa mémère ? »

Et les personnages regagnent le *no man's land* des moustiquaires. Chacun se retrouve figé, pétrifié dans son univers mental. Le théâtre s'arrête, la pièce pourrait recommencer comme une spirale sans fin. Mais l'essentiel est là, une énumération digne de Prévert, un inventaire des désaffections, de la déréliction, de la désintégration. « Sans l'azote, pas de 14 juillet, pas de frontières, pas de beurre, pas de canons, pas de gaz, pas d'électricité, pas d'autobus, pas de moralité, pas d'hélicoptères, rien... L'anarchie, quoi ! »

Et n'oublions pas qu'en grec, « azote » signifie aussi « privé de vie », il reste donc trois marionnettes humaines, rigidifiées dans la logorrhée du dit de la guerre, laquelle devient le quatrième personnage, invasion intime et interne dont on ne peut se débarrasser. Vainqueurs, on est tous des vaincus de la guerre !

L'originalité du spectacle, en plus du choix de ce texte drôle, incisif, farfelu et grave à la fois, c'est d'avoir utilisé les comédiens à contre-emploi : Jean-Luc Lomenech joue le rôle de la mère et Marie-Laure Gandar celui de Casimir. Si chacun est particulièrement juste dans son jeu, cela crée en plus un effet de distanciation et de décalage qui ajoute à la créativité du langage de l'auteur.

Lisa Mela et ses deux partenaires nous ont offert du très bon spectacle, la salle a ri, on s'est laissé emporter par le rythme des mots et la folie progressive de la pièce.

On a eu envie que ça continue encore, on se sentait en phase avec la représentation, à en oublier le temps et que les meilleures choses ont une fin. Merci pour ce très bon moment de théâtre qui rend heureux sur un propos sérieux transparaissant dans le filigrane d'une fantaisie ubuesque.

A voir absolument, juste pour le plaisir de l'audace des mots distillés avec talent.

**J.**